

Parlêtres (1)

Tolérez-moi aujourd'hui une humeur passagère (de train).

A cette heure, d'ordinaire, les gens rêvent ou lisent, s'ennuient, réfléchissent, somnoient ou regardent par la fenêtre. A cette heure, un silence feutré règne sur le wagon, encouragé par le ronron régulier, paisible et sécurisant du train.

Mais ce soir, il est presque vingt-deux heures dans le Paris-Strasbourg, personne encore, alentour, ne semble se conformer à l'habitude, personne encore n'a trouvé son rythme de croisière...

Plantons d'abord le décor :

Je suis assise près de la fenêtre, dans la rangée de gauche, jetant de brefs coups d'œil à un livre dont j'ai déjà lu cinq ou six fois le premier paragraphe sans qu'un seul mot n'ait réussi à se fixer dans mon esprit. A mon côté, une djeun's, habillée djeun's, dans un langage de djeun's, raconte à une quinzaine de ses copains sur un téléphone portable avec oreillettes vissées serré quinze fois les mêmes histoires de djeun's. De l'autre côté de la rangée, une femme d'âge mûr tente de lire *Femmes qui courent avec les loups*, un essai néo-féministe. Sur le siège de devant, nous tournant le dos, un homme entre cinquante et soixante ans, le cheveu blanc, long, affublé d'un chapeau de cow-boy qu'il ne quittera pas. Appelons-le «le Chapeau». A sa droite, de l'autre côté de la rangée, juste devant la femme *qui-court-avec-les-loups*, un très vieux monsieur portant un appareil auditif pas très performant : c'est «le Philosophe» : dès les premiers kilomètres, on va apprendre, à la demande du Chapeau, qu'il a été professeur de philosophie, spécialiste de Kierkegaard. Sa faible acuité auditive est sans doute au cœur de toute l'histoire qui va suivre. A quoi s'ajoute une représentation survalorisée de l'agrégé de philosophie, considéré par la vulgate comme le modèle de l'intelligence humaine, et que nos protagonistes ont tout l'air de véhiculer. C'est pourquoi, sans doute, ils n'hésitent pas à parler très fort, sans se décourager, faisant ainsi profiter leurs voisins, dont je suis, d'une conversation édifiancée à la fois par son contenu et par le scénario qu'elle va susciter.

Enfin, à droite du vieux monsieur, est assise une jeune femme d'une trentaine d'années, mi-française mi-américaine, très à l'aise avec le verbe, sautant alternativement d'un registre de langage volontairement relâché à un registre plus soutenu, surtout lorsqu'elle va donner des avis argumentés sur l'éducation actuelle des enfants, entreprendre une analyse comparative des rapports ados / parents aux States et en France, disserter sur l'enseignement de la philosophie en Amérique. Elle nous apprendra aussi qu'elle prépare un doctorat en droit international.

La conversation s'engage avant même le départ du train vers vingt heures, entre le Philosophe et le Chapeau, sur un mode très courtois qui dit d'emblée le désir de meubler agréablement les quatre heures de voyage. Le Philosophe interroge avec une curiosité non feinte le Chapeau sur son métier – thérapeute de la voix ! – le fait longuement parler, ce à quoi l'autre se prête avec une réelle complaisance, encouragé par le statut annoncé de son interlocuteur et la perspicacité de ses questions. J'écoute avec intérêt moi aussi. J'apprends en quoi consiste ce métier dont, à l'instar du Philosophe, j'ignorais jusqu'alors l'existence, à quel public il s'adresse : comédiens, acteurs, poètes-récitants, chanteurs, enseignants, conférenciers ; comment l'homme procède pour les faire travailler leur voix, ce qu'elle révèle en général sur leur personne etc. Il évoque le nom de poètes connus dont il est, dit-il, l'ami. Je tique intérieurement aussi lorsque je l'entends dire à plusieurs reprises : «Je connais tout sur le sujet...»

La femme *qui-court-avec-les-loups* ne parvient pas plus que moi à se plonger dans son livre ; elle écoute et prend des notes sur un petit calepin. La jeune doctorante va très vite participer à la conversation, tantôt en aparté avec le Philosophe, tantôt avec les deux hommes.

J'observe qu'un jeu subtil de séduction s'amorce entre les trois, sans qu'il soit possible, dans un premier temps, de deviner l'issue de la joute car ils semblent pareillement en mesure d'avoir le dernier mot. Pendant trois heures environ, le jeu se joue à armes égales, la convivialité l'emportant, le souci de plaire et la curiosité aussi.

Mais vers onze heures, amenée de fil en aiguille, voici que se pose la question d'une éventuelle évolution positive de la conscience morale chez les humains. Thèse que soutient le Chapeau, arguments à l'appui. Et c'est là que le conflit entre les deux hommes va surgir, un conflit qui mêle à la fois, du moins c'est ce que je crois percevoir, le désir d'affirmer sa supériorité intellectuelle et l'éternelle rivalité sexuelle entre deux mâles qui convoitent la même femelle. Le ton monte. Le Philosophe n'hésite pas à dire : «Alors là, c'est du délire !! De la pure utopie ! Combien de régimes totalitaires se sont servis de ce type d'idéologie pour asseoir et conforter leur pouvoir tyrannique !» Le Chapeau se défend avec conviction. Ce qui me frappe alors – et ce qui sans doute a frappé aussi le Philosophe –, c'est que dans la volonté de convaincre et l'émotion qu'elle génère, la forme du propos se détériore : il dit «tachycardie» en chuintant le «ch», se laisse aller à un «Jusqu'à tant que...». Le Philosophe a-t-il soudain pris conscience, tout comme moi, qu'il avait peut-être affaire à une sorte de gourou à la culture surévaluée ?

Quant à la jeune doctorante, qu'on avait écoutée jusque-là avec beaucoup d'intérêt, elle tente vainement de donner son avis. A peine a-t-elle amorcé un début de phrase que l'un ou l'autre, tout occupé à contrer l'adversaire, l'interrompt sans lui prêter la moindre attention. Je pense alors aux combats de cerfs. Lorsque les bois sont emmêlés, qu'ils se font face avec violence et hargne, que toute la puissance virile, la conviction et le désir de l'emporter sont entièrement mobilisés par le combat, la pauvre biche censée être l'enjeu pourrait se faire capturer par un troisième qu'ils ne la verraient pas !

Et puis, le Chapeau a ce geste qui lui sera fatal : conscient tout soudain qu'il s'est laissé emporter, lui, le thérapeute dont le métier requiert précisément la maîtrise, l'analyse et la compréhension de ces pulsions premières qui nous habitent, il se tait, pose sa main sur le bras de l'autre en geste de paix, de proximité.

Voyant ce geste d'allégeance, le Philosophe comprend qu'il vient de gagner la bataille. Pas de quartier : il esquisse un mouvement de recul du corps. Puis, il tourne le dos et s'en va jouir de sa victoire : la biche est à lui et la discussion reprend vivement entre ces deux-là, dans un registre moins belliqueux.

Dans le couloir, quelques instants avant l'arrivée du train en gare de Strasbourg, la femme *qui-court-avec-les-loups* avec qui j'ai échangé pendant tout le voyage quelques regards de connivence par-dessus la djeun's portabilisée, me sourit. Nous engageons à notre tour une brève conversation qui démarre par un avis commun sur l'essai qu'elle tentait vainement de lire, se poursuit par nos impressions réciproques et partagées sur la longue scène dont nous avons été les témoins involontaires, et s'achève, sur le quai, par le regret de n'avoir pu, comme le Philosophe, le Chapeau, la Doctorante et la Femme-au-portable, nous autoriser l'expression de nos parlêtres respectifs !

Quel rapport avec la classe ?
Devine...

(1) Issu du jargon lacanien, le mot *parlêtre*, est bien l'un des rares dont la compréhension ne nécessite pas une adhésion inconditionnelle au club très fermé des exégètes patentés !

